

## Camera Obscura

Typhaine Marc

Je ne sais ce qui, du coup déconcertant qui retentit dans la maison endormie ou du fondu au noir sur mon rêve en cours, me pousse hors du lit. Je devine dans le miroir somnolant au-dessus de la table de chevet mon visage, aussi froissé que les draps encore chauds. A la fenêtre, la lune me fait de l'œil avec son disque laiteux sur bleu de Chine ; et tandis que je m'attarde sous son faisceau, j'aperçois un détail qui accroche mon regard encore brouillé de sommeil. Je jurerais en effet qu'une sorte de cartouche de revolver, ou même de boulet de canon, est enfoncée dans un de ses cratères... Je frotte mes yeux de mes deux poings serrés, espérant chasser de mon esprit cette observation saugrenue, qui doit certainement plus à mon sursaut nocturne qu'à une réalité astronomique.

Un deuxième coup, plus fort cette fois-ci, me fait tressaillir. Sans bruit, je glisse un pull informe sur mes épaules et me faufile dans le couloir du premier étage. Mon corps est parfaitement alerte désormais, et mon imagination me donne quelques sueurs froides. Pourtant, aucune cave creusée au-dessus d'un cimetière indien n'est à relever, pas plus que des combles habitées par un spectre revancharde. Bien sûr, toute maison à son histoire, ses fantômes, ses souvenirs, mais ils ne sont pas tous tenus à l'effroyable !

Troisième coup, ou frottement, tout proche, comme un picotement glacé qui remonterait à force de frissons répétés le long de ma colonne vertébrale jusqu'aux racines de mes cheveux. Invoquant ce qu'il m'appartient de courage, d'inconscience ou de curiosité, j'allonge le pas jusqu'au seuil de la salle de bains, dont la porte oscille légèrement sur ses gonds, comme celle d'un saloon au ralenti. Alors que le sang bat violemment à mes tempes, que mon souffle peine à franchir mes lèvres scellées, mon propre corps me trahit. Mon bras pousse la porte vers l'intérieur de la pièce où un jeu d'ombres inquiétant s'imprime sur le rideau de douche, tandis que mes pieds m'intiment de courir. J'ai à peine le temps de reconnaître le scintillement d'une lame que déjà mes jambes m'ont fait dévaler les escaliers menant au rez-de-chaussée en une chute grotesque et bruyante.

Secouée, frissonnante, je pénètre dans la cuisine, où des tintements de casseroles m'offrent à présent un son familier bienvenu. Une petite dame énergique, regard perçant et boucles rousses dépassant d'une toque immaculée, s'affaire autour d'une table pleine de plats auxquels il me semble n'avoir jamais goûté. Sans un mot, cette femme que je pense connaître me tend une cuillère en bois remplie d'un liquide fumant. J'avale sans sourciller le curieux bouillon avant de remercier très naturellement la fée à l'origine du festin à venir : « Merci Babette ! ».

Encore flageolante, j'essaye de démêler les événements de ce milieu de nuit quand un géant en trench-coat de velours sombre, manifestement pressé, me bouscule sans un regard ni mot d'excuse. Il a l'air encore bien plus fébrile que moi... A sa suite apparaît alors un curieux personnage en simple longue chemise de coton, la bouille ronde et goguenarde, qui me salue d'un mouvement de bonnet blanc, accompagné d'un petit rire flûté. J'ai connu des anges de seconde classe nettement moins joyeux. Mais qu'est-ce que je raconte ? Il faudrait vraiment que je remonte me coucher, cependant, je ne me sens plus si fatiguée, je dirais même que toute cette agitation m'intrigue de plus en plus. Et ce n'est pas le chevalier assis dans le fauteuil le plus confortable du salon qui me fera tourner les talons désormais. En me permettant un regard par-dessus son épaule, je comprends qu'en déplaçant sa tour, il va parvenir à mettre la Mort en échec. Ne souhaitant pas être impolie, je laisse les deux joueurs à leur partie, et décide d'aller prendre un livre dans la bibliothèque. Alors que j'hésite à relire *Le nom de la rose* ou *Le Parfum*, les sens aux aguets, un murmure se répand entre les ouvrages. « Cârrrpee, Câaarpe, Carpe Diem... ». Collant mon oreille contre les rayonnages, je reconnais soudain cette voix si inspirante, si précieuse, si éprise de poésie. « Bonsoir, Mr Keating, bonsoir ! » Sans plus d'écho de sa part, je m'en vais prendre l'air sur la terrasse attenante, aucun roman sous le bras.

Face à cette nuit emprunte de mystère, je me sens tout à coup étrangement calme et habitée, parfaitement à ma place. Le chêne plusieurs fois centenaire qui couve le jardin de sa présence puissante et silencieuse m'hypnotise... jusqu'à ce que ma contemplation soit interrompue par un lapin blanc aussi gros qu'un lièvre, déboulant de je ne sais quel trou, vêtu d'une livrée rouge, le museau collé au cadran d'une montre à gousset. Les aiguilles (au nombre de quatre, ou cinq ?) pointent toutes vers la vingt-cinquième heure, je suis donc affreusement en retard ! Je m'élançe après mon visiteur bondissant, et entame une course bien au-delà de la haie, zigzaguant soudain entre ronces et buissons, puis le long d'un sentier à flanc de falaises, qui sent le sel et les ajoncs. Je dépasse sur mon chemin un homme roulant à bord d'une tondeuse à gazon, et croise quelques foulées plus tard un solide gaillard au visage doux qui semble courir comme il respire.

Ce n'est pas un point de côté qui arrête ma cavalcade, mais une chute inopinée dans un terrier vertigineux. La descente n'est cependant pas soumise aux lois de la gravité, et je me sens flottée délicatement au cœur de ce boyau souterrain. Bientôt mes pieds touchent le sol, mais je ne peux que me tenir accroupie et désormais avancer en rampant si je souhaite poursuivre mon exploration. Quelle chaleur dans ces tunnels ! Je sens mes cheveux s'alourdir et barrer mon front moite, lorsqu'enfin je débouche à la surface, les pieds nus dans un sable froid et humide. Le ciel est clair, percé au flanc par un soleil hautain qui m'aveugle presque. Mes pupilles parviennent petit à petit à fixer l'horizon, puis opèrent un plan rapproché sur un élément superbe bien qu'inattendu dans un tel décor. Sous des doigts lisses et diaphanes, des notes rappelant une partition de Chopin animent un piano au scintillement aussi fantastique que celui des ailes du corbeau pris

dans un rai de lumière. Le roulis des vagues rythme ce morceau volé à la toile du temps, et toute la plage – goémon spongieux, coquillages en fuite sous le sable, vent glapissant dans la crique – se fait chœur sensuel de ce solo envoûtant. bercée par la beauté de cette scène, je laisse mon corps se dérober, je m'assieds un instant entre la musicienne et la marée qui s'avance, pour m'allonger ensuite tout doucement, accueillant la somnolence lumineuse venue à ma rencontre.

Je ne sais ce qui, des lueurs éclatantes du jour sur mon visage assoupi ou du fondu au blanc sur mon rêve en cours, me pousse hors du lit. Dans ma tête défile un étrange travelling, images floues mais sensations nettes des songes projetés par ma chambre noire. Sur ma table de chevet je surprends un livre que je jurerais avoir laissé dans la bibliothèque. A la fenêtre le soleil me fait de l'œil, néanmoins je glisse un pull informe sur mes épaules, duquel s'échappe une poignée compacte de grains de sable, qui chute sur le plancher en un bruit sourd de clap de fin.